ceux qui lisent des romans, des poésies, des drames qui glorifient le suicide ne se suicident pas ; donc, me dira-t-on, ce n'est pas cette lecture qui peut déterminer le suicide par imitation. Sans doute, le suicide littéraire n'est pas déterminé uniquement par l'imitation du livre ; il faut, en outre, chez le lecteur, une prédisposition physiologique. Bien que je sois très convaincu de l'existence du libre arbitre, pour des raisons que je n'ai pas à développer ici[1], je crois aussi à l'influence considérable du tempérament. Tous ceux qui souffrent de la misère, qui ont des déceptions d'ambition, des chagrins d'amour, ne se donnent pas la mort. La misère, les déceptions, les chagrins ne suffisent pas pour déterminer la mort volontaire ; il faut, en outre, un tempérament sur lequel ces causes viennent agir. A moins qu'il ne s'agisse d'un cas de folie, une prédisposition physiologique, isolée d'une cause extérieure, ne suffit pas pour déterminer le suicide ; une cause extérieure sans un tempérament prédisposé est également insuffisante. C'est la réunion d'une cause extérieure, misère, jalousie, etc., et d'une prédisposition physiologique, qui amène le suicide. Il en est de même pour les maladies physiques. Tous ceux qui sont envahis par les mêmes microbes ne meurent pas ; les uns résistent, pendant que les autres succombent. Les microbes ne tuent que ceux dont l'organisme ne peut pas lutter. Cependant on ne dira pas que les microbes sont inoffensifs, parce que certains organismes ont résisté. De même des esprits, plus sensés que d'autres, résistent à la lecture de *Werther*, de *René*, des drames et des romans qui font l'apologie du suicide on ne peut pourtant pas dire que ces livres sont inoffensifs. Je crois avoir établi par des documents probants qu'ils ont déterminé, chez des lecteurs prédisposés, un assez grand nombre de morts volontaires.

(1) Je les ai indiquées dans mon livre *le Crime et la Peine*.

# CHAPITRE XI

## LA CONTAGION DU CRIME PASSIONNEL

### PAR LE ROMAN PASSIONNEL

> « Songeons à cette épouvantable communication de crimes qui existe entre les hommes, complicité, conseil, *exemple*, *approbation*, mots terribles qu'il faudrait méditer sans cesse... Où sont les bornes de la responsabilité ? »
>
> J. DE MAISTRE.
>
> (*Soirées de Saint-Pétersbourg*. 3e Entretien.)

Lorsqu'on assista en 1848 à la répétition des scènes de la révolution, un historien, en voyant défiler devant lui une parodie révolutionnaire, s'écria : « Voilà mon histoire de la Révolution qui passe. » En recherchant comme magistrat les causes des crimes passionnels, j'ai souvent eu aussi l'occasion de constater que ces crimes sont des imitations de romans, que c'est de la littérature en action.

En août 1881, la cour d'assises de la Seine a jugé le jeune Bernard, fils de la concierge de M. L..., membre de l'Académie française ; ce jeune homme, la tête échauffée par la lecture des romans, avait voulu s'introduire la nuit dans la chambre de Mlle D..., petite-fille de son maître, pour l'embrasser pendant sonsommeil. La mère de la petite-fille, qui couchait dans une chambre voisine, ayant été éveillée par le bruit de ses pas et s'étant levée, Bernard la frappa de plusieurs coups de couteau.

L'instruction révéla que ce jeune accusé restait couché une partie du jour, lisant des romans, des récits de crimes, des causes célèbres. On trouva dans sa chambre, l'*Idiote*,

le *Péché d'une Vierge*, l'*Assassinat d'une fille*, le *Crime de la comtesse*, la collection du *Tribunal illustré*, et des poésies intitulées : les *Visions*, les *Peines de cœur*, la *Renaissance de l'amour*. Interrogé sur ses lectures, il répondit qu'il aimait beaucoup les récits d'amour. On constata qu'il avait une grande répugnance pour les travaux manuels et que, lorsqu'il ne lisait pas de roman, il ne parlait que théâtre, actrices, etc., ou racontait l'amour qu'il éprouvait pour Mlle D... L'année précédente, il avait volé un jupon appartenant à la petite fille et l'avait emporté dans sa chambre. Bernard qui n'avait pas été reconnu par Mme D..., au moment de l'agression, fut obligé d'avouer sa culpabilité, mais il chercha à l'expliquer en disant qu'il avait agi dans un accès de somnambulisme, poussé par une impulsion irrésistible. Cette allégation fut reconnue inexacte : Bernard n'était pas somnambule, quoi qu'il eût décrit exactement les phénomènes du somnambulisme ; « J'avais lu tout ça dans mes livres, » dit-il à M. le Dr Lassègue, qui l'examina et constata chez lui un tempérament très nerveux, un esprit à la fois ingénieux et très faible, une imagination surexcitée. C'est sur ces tempéraments nerveux, qui unissent une imagination surexcitée à un esprit faible, que les lectures romanesques exercent une impression considérable. Or beaucoup d'enfants, de jeunes gens présentent cette organisation physique et morale.

En 1886, la cour d'assises du Pas-de-Calais a jugé deux jeunes gens, fils de riches paysans de ce département, Henri et Clément Muchembled. L'imagination enflammée par des lectures romanesques, Clément s'éprit d'une jeune fille du voisinage du même âge que lui ; ayant eu une querelle avec elle, il résolut de se venger, et entretint son cousin de son projet. Les deux jeunes gens qui avaient beaucoup lu de romans, et qui se donnaient les noms de *Cerf agile* et de *Grand serpent*, qu'ils avaient empruntés à des ouvrages de Cooper, résolurent de tuer la jeune fille et de



partir ensuite pour l'Amérique, la patrie du *Dernier des Mohicans*. Ils achetèrent de grands couteaux, qu'ils portèrent pendant plusieurs jours dans des gaines de cuir, très fiers, dirent-ils, de se sentir armés. Ayant surpris la jeune fille dans un bois, ils la frappèrent de dix-sept coups de couteau.

L'instruction révéla qu'avant de partir pour ce guet-apens ces jeunes gens avaient rédigé, sous le titre *Drame horrible* le récit du crime qu'ils allaient commettre ; ils se disaient atteints de mélancolie, las de la vie et dégoûtés du monde, et après avoir raconté le meurtre de la jeune fille, ils décrivaient leur suicide.

En juillet 1884, la cour d'assises de la Seine a jugé le jeune Lemaître, âgé de quinze ans, qui avait tué un petit enfant de six ans ; il l'avait fait monter dans sa chambre, lui avait attaché les mains derrière le dos, l'avait étendu sur le lit, lui avait coupé la gorge et ouvert le ventre. Ce crime au premier abord, paraît l'acte d'un fou ; cependant, les Drs Motet et Legrand du Saulle, qui ont examiné ce jeune accusé, ne lui ont trouvé aucun signe de maladie mentale. M. le Dr Legrand du Saulle s'éleva dans son rapport contre « cette littérature qui familiarise le public avec le crime et fait une sorte de piédestal à ceux qui comparaissent devant la cour d'assises ». Le jeune Lemaître s'était nourri de cette littérature ; intelligent, il se fit remarquer à l'école communale par sa facilité à apprendre, mais aussi par son orgueil ; il s'isolait de ses camarades pendant les récréations, et le soir il lisait dans sa chambre des romans, des drames judiciaires. A sa sortie de l'école, il courut les rues, les mauvais lieux ; placé chez différents patrons, il les vola pour acheter des romans et aller au théâtre. Le président lui ayant demandé comment il passait ses journées, il répondit : « Je lisais beaucoup étendu sur mon lit ; je suis allé au théâtre où j'ai vu jouer les *Chevaliers du brouillard* ; je passais mon après-midi au jardin des plantes. J'emportais un livre : la *Dame de Montsoreau* ou les *Orphelins du*

*Pont-Notre-Dame.* » — *Le président :* « Quels théâtres fréquentiez-vous ? » — *L'accusé :* « J'ai pris des fauteuils d'orchestre à l'Opéra-Comique, à l'Ambigu et au Châtelet. Je choisissais toujours les meilleures places. »

Dans sa prison, il s'informa « si les journaux parlaient de lui et si on vendait sa photographie comme on avait vendu celle de Menesclou ». A l'audience, il prit une pose théâtrale, racontant son crime sans la moindre émotion, impassible, regardant le public. Il dit qu'une somnambule lui avait prédit une grande célébrité.

Les criminels qui se repentent avouent fréquemment qu'il faut attribuer leur criminalité à de mauvaises lectures. Le nommé A..., fils d'un capitaine des douanes, condamné à mort pour assassinat, disait : « Je veux montrer aux jeunes gens les causes qui m'ont perdu, leur faire voir comment, par une dégradation successive, je suis arrivé jusqu'au pied de l'échafaud..... Jeunes débauchés, croyez en la parole d'un mourant ; j'ai commencé comme vous par n'être qu'un libertin, mais de chute en chute, je suis devenu assassin. Ce sont les mauvaises lectures qui m'ont perdu. » Tous les directeurs et aumôniers des prisons, tous les magistrats ont reçu des aveux semblables.

« C'est surtout la lecture des romans qui m'a conduit ici, disait le jeune Rosset, qui assassina la dame de comptoir de l'endroit où il servait... On m'avait cependant averti que ces livres pouvaient me faire du mal, mais je n'en croyais rien, c'est pourtant ce qui a fait presque tout mon mal. Ces livres-là me faisaient voir la vie tout autre qu'elle n'est réellement ; je me créais des illusions impossibles. »

Lachaud, qui défendit Tropmann, faisant dans sa plaidoirie le portrait de l'accusé et recherchant les causes de sa criminalité, disait : « Il se perdait dans des lectures fâcheuses, dangereuses pour lui ; les romans lugubres, ceux qui entassent le plus de misères et d'horreurs, il les préférait. Il disait à un témoin qu'il affectionnait la lecture du *Juif*



*errant.* » Tropmann avoua à l'abbé Crozes que la cause de sa profonde démoralisation était la lecture des romans. « A force de vivre dans ce monde imaginaire, il avait perdu la notion du juste, de l'honnête, et s'était pris d'une belle passion pour ces héros du bagne qui se refont une virginité en semant des bienfaits autour d'eux avec les dépouilles de leurs victimes, et qui meurent administrateurs d'un bureau de bienfaisance après s'être créé des rentes en jouant du couteau et du poison[1]. »

Dans l'affaire Gouffé, on constata que la lecture des romans avait beaucoup contribué à la dépravation de la fille Bompard.

Les romans judiciaires qui reproduisent le récit de crimes célèbres sont très populaires ; ils sont publiés en feuilleton par les petits journaux à cinq centimes et pénètrent partout. Annoncés par de grandes affiches coloriées, qui représentent une scène de meurtre ou de débauche, ils familiarisent l'esprit des enfants, des jeunes filles et des femmes avec des idées et des images qu'il serait plus sage d'éloigner d'eux. Sur tous les murs de Paris, on voit des hommes assassinés, des enfants martyrisés, des femmes assistant à des scènes d'orgie. Toutes ces images se gravent dans le cerveau des passants.

Ceux qui connaissent l'impressionnabilité du cerveau de l'enfant, la puissance d'un choc moral produit sur lui, savent qu'une image lubrique peut troubler profondément l'enfant, surtout la jeune fille à l'époque de la puberté. J'ai signalé dans le précédent chapitre l'influence considérable des premières lectures ; les premières images ont une influence encore plus profonde, elles impressionnent beaucoup plus que les paroles. Si l'on plaçait à l'école, dans les rues, de belles images représentant des sujets historiques, patriotiques, religieux et champêtres, on ferait

(1) *Souvenirs de la petite et de la grande Roquette*, t. II, p. 228.

passer dans l'esprit des enfants, sans effort, rien que par les yeux un enseignement véritablement moral. On laisse au contraire s'étaler sur tous les murs et aux vitrines des kiosques et des libraires, des images représentant des crimes de haine et des crimes de luxure, qui constituent de véritables attentats à la moralité et à la pudeur des enfants. Ces images se gravent dans leur cerveau et y laissent des traces ineffaçables; elles souillent leur imagination et peuvent susciter des actes analogues.

On fait des romans, des drames, avec les crimes de Fualdès, du Courrier de Lyon, de Tropmann. La reproduction des crimes de Tropmann a donné de si beaux bénéfices à la presse, que le directeur d'un journal voulant associer ses rédacteurs à ces bénéfices, leur a donné un superbe repas, qui s'est terminé par un toast porté à Tropmann.

Dans l'exécution du crime, souvent l'assassin copie le procédé dont il a lu la description dans un roman. Le jeune Lemaître, qui avait coupé la gorge à un enfant, disait : « J'ai lu beaucoup de romans et dans l'un d'eux j'ai trouvé la description d'une scène que j'ai exécutée. » Assurément, la description d'une scène criminelle n'inspire pas à tout le monde le désir de la reproduire, mais cette suggestion se manifeste chez un certain nombre d'enfants, de jeunes filles, de jeunes gens impressionnables, d'une constitution nerveuse et maladive. Dans une brochure sur l'*obsession du meurtre*, M. le Dr Ladame raconte qu'une femme tua ses enfants à la suite de la lecture d'un crime semblable, et que d'autres femmes impressionnées à leur tour par ce meurtre, étaient poursuivies par l'idée obsédante de tuer. M. le Dr Aubry raconte des faits semblables. Il y a une contagion du meurtre comme il y a une contagion de la folie, une contagion du suicide, une contagion de la fièvre politique. V. Hugo écrivant à Lamartine, le 7 septembre 1830, lui dit : « Dans ce tourbillon qui nous enveloppe et nous donne le vertige, il m'a été impossible de rallier trois pensées de poésie et d'amitié. La fièvre prend toutes les têtes, et il n'y a pas moyen de se murer contre les impressions du dehors ; la *contagion* est dans l'atmosphère ; elle vous gagne malgré vous. »



C'est à la suite de lectures romanesques que Mlle Lemoine, qui habitait avec sa mère un château dans le département d'Indre-et-Loire, devint la maîtresse de son cocher et tua avec sa mère l'enfant issu de ces relations. Ayant lu beaucoup de romans, notamment ceux de George Sand, où elle voyait de grandes dames aimer des subalternes, elle voulut faire comme elles et se donna à son cocher, disant qu'elle était heureuse de l'élever jusqu'à elle. On sait que dans *Valentine* de G. Sand, le fils d'un paysan aime la fille d'une comtesse; dans *André*, c'est le fils d'un marquis qui aime et épouse une ouvrière. Dans le *Compagnon du tour de France*, Yseult de Villepreux veut épouser le menuisier Pierre Huguenin. — Au XVIIIe siècle, des romanciers et des poètes avaient aussi conseillé des mariages disproportionnés avec des servantes ou avec des ouvriers. J.-J. Rousseau avait épousé une servante; on sait combien ce mariage le rendit malheureux. Voltaire, dans *Nanine*, fait dire au comte :

« L'éclat vous plaît ; vous mettez la grandeur
« Dans les blasons, je la mets dans le cœur.
« L'homme de bien, modeste avec courage
« Et la beauté spirituelle, sage,
« Sans biens, sans nom, sans tous ces titres vains
« Sont à mes yeux les premiers des humains. »

S'il est sage de mettre la grandeur dans le cœur plutôt que dans les blasons, il est moins sage de croire que le cœur se trouve plutôt chez une servante que chez une jeune fille bien élevée. Les romans faussent le jugement des lecteurs en conseillant aux jeunes gens de chercher leur femme à la cuisine, et aux jeunes filles de prendre leur fiancé à l'écurie ou à l'atelier. Déjà, dans l'*Astrée* on avait vu de

grandes dames accepter l'amour de leurs inférieurs. « Comment, Madame, dit Léonide à Galatée, voudriez-vous bien aimer un berger ? Ne vous ressouvenez-vous pas qui vous êtes ? — Si fait, Léonide, je m'en ressouviens, dit-elle ; mais il faut aussi que vous sachiez que les bergers sont hommes aussi bien que les druides et les chevaliers. » Si l'on voit des subalternes lever les yeux sur les filles de leurs maîtres et celles-ci ne point se scandaliser de l'audace du « ver de terre amoureux d'une étoile », c'est souvent à des lectures romanesques qu'il faut attribuer ces séductions. A l'audience, le président, s'adressant à M^lle^ L., lui dit : « Vous lisiez beaucoup, et des romans ? » — *L'accusée :* « Quelquefois, en cachette de ma mère. » — *Le président :* « Vous avez dit à l'instruction que votre mère le savait. » — *L'accusée :* « Mais non, monsieur ; elle savait quand je lisais le roman des feuilletons dans les journaux, mais je lui cachais les autres. » Amenée à expliquer comment elle avait accueilli l'amour de son cocher, elle répondit : « F. est le premier homme qui m'ait dit des mots d'amour ; j'ai eu le malheur d'y croire, et je me suis abandonnée..... Après, j'ai été partagée entre la honte de m'être donnée à mon domestique et le bonheur d'avoir élevé jusqu'à moi un homme qui était, d'après les lois sociales, dans une position inférieure à la mienne. » Devenue grosse, elle ne fut pas affligée de ce scandale, espérant forcer sa mère à accepter l'union désirée avec son cocher. « C'était, dit-elle le seul moyen de finir mon roman. J'ai voulu faire le bonheur d'un homme, comme ma mère avait fait celui de mon père. » Mais sa mère, en apprenant la grossesse de sa fille, congédia le cocher, et après avoir vainement essayé de faire avorter sa fille, tua l'enfant quand il vint au monde.

Le procureur général, qui soutint l'accusation, et M. Lachaud qui présenta la défense, furent d'accord pour reconnaître que la jeune accusée avait été perdue par la



lecture des romans. « Je vois avec regret, dit le procureur général, le drame et le roman s'immiscer dans nos débats judiciaires. Dans une cause récente à la cour d'assises de Paris, il y avait aussi une jeune fille, tristement célèbre, qui avait à se défendre à la fois et d'un crime et d'une passion qu'on disait sans frein. Pour prouver cette passion, et dans l'espoir sans doute d'intéresser et d'attendrir les juges, on lisait ses lettres, dont le style peignait la puissance de cette passion irrésistible. Eh bien ! ces lettres si passionnées, elles n'étaient pas de la jeune fille ; elles les avait platement copiées dans un drame peu moral de notre époque. Comme sa devancière, Angelina Lemoine a copié, pour poétiser sa passion. »

J'ai souvent constaté dans des affaires criminelles que les libertins prêtent des romans aux jeunes filles qu'ils veulent séduire, et que par ce moyen, ils arrivent rapidement à leur but. Le 24 août 1860, la cour d'assises des Bouches-du-Rhône a jugé pour détournement de mineure le nommé Treuil, commis voyageur, marié, âgé de trente-sept ans, qui avait enlevé une jeune fille appartenant à une honorable famille de Marseille. Pour préparer la séduction, l'accusé lui avait fait lire des romans. — Vitalis, ancien libraire, qui fut condamné à mort et exécuté à Marseille, s'était perdu (il l'a avoué) et avait perdu sa complice, Marie Boyer, par la lecture assidue des romans. On trouva dans la chambre de Marie Boyer un grand nombre de romans, notamment *Vierges Folles*, *M^lle^ de Maupin*, *Mœurs galantes à Marseille*.

Les écrivains, qui dans leurs romans ont décrit les procédés de la séduction, n'ont pas manqué d'observer que les séducteurs se servent de lectures pour arriver à leur but. Dans le *Disciple* de M. Bourget, Robert Greslou, voulant se faire aimer de Charlotte, a soin de lui faire des lectures sentimentales. Le jour où la jeune fille vient lui demander des conseils pour ses lectures, il comprend qu'il

la tient, comme un chasseur tient son gibier quand il l'a au bout du fusil : « moi aussi, dit-il, je tenais mon gibier humain au bout d'un fusil. En m'offrant de diriger ses lectures, Charlotte ne venait-elle pas se placer d'elle-même à ma portée ? » Et avec une habile perversité, il commence par lui faire lire des romans et des poésies qui la troubleront sans la choquer.

Les femmes corrompues, qui veulent perdre une amie honnête, lui prêtent des romans. « Les amies qui la tâtent et voudraient l'ébranler, dit Michelet, ne manquent pas de lui prêter en cachette quelque chose de Mme Sand[1]. »

Huet, évêque d'Avranches, pensait que la lecture des romans est nécessaire à la jeune fille, pour lui apprendre à distinguer l'amour vrai de celui qui ne l'est pas. Mais il oubliait que la jeune fille ne lit pas un roman avec un esprit critique, que la peinture de l'amour la grise, qu'il trouble son cœur et exalte son imagination. Les aliénistes constatent que les passions érotiques peuvent même être éveillées par la lecture des romans, inoffensifs, instructifs pour un homme mûr, mais très dangereux pour les jeunes filles [2].

Voici, par exemple, ce que je lis dans le Dictionnaire des sciences médicales de Dechambre, au mot *Maladies nerveuses :* « Qui ignore l'influence énervante des lectures érotiques, des spectacles et de certaines réunions mondaines, qui surexcitent prématurément les sens, passionnent l'imagination et jettent les jeunes personnes dans toutes les aberrations des rêveries romanesques, quand elles ne les précipitent pas dans l'hystéricisme. »

Parmi les livres susceptibles d'éveiller des idées érotiques, je ne crains pas de signaler les livres mystiques, où

(1) *L'amour*, p. 275.

(2) P. Moreau (de Tours), *Les aberrations du sens génésique*, p. 176 ; Dr Magnan, *Obsession criminelle morbide ;* Dr Bourgeois, *Les Passions*.



l'amour de Dieu est assimilé à l'amour d'un homme. Mgr Dupanloup les avait en horreur et demandait qu'on revint aux livres de piété écrits par Bossuet, Fénelon, Bourdaloue. Le mysticisme outré, comme la sentimentalité romanesque, cache beaucoup de sensualisme.

Les meilleurs romans, qui peuvent être lus sans danger par les femmes mariées, peuvent être dangereux pour les jeunes filles, parce qu'ils exaltent leur sentimentalité romanesque. J'ai entendu dire à un moraliste, qui avait l'esprit le plus fin, le plus judicieux, M. C. Martha, que *Paul et Virginie* était pour une jeune fille un livre plus dangereux peut-être qu'un roman naturaliste. Ce n'est pas sans raison que G. Flaubert mentionne la lecture de *Paul et Virginie*, que fit Mme Bovary dans sa jeunesse, parmi les causes qui produisirent son exaltation romanesque et préparèrent sa chute. On peut supposer aussi que c'est pour hâter l'éclosion de la passion dans le cœur de Graziella, que Lamartine lui fit lire *Paul et Virginie*. En effet, après cette lecture, « on eût dit qu'une révolution subite avait changé ce beau marbre en chair et en larmes. La jeune fille sentait son âme jusque-là dormante se révéler à elle dans l'âme de Virginie. Elle semblait avoir mûri de six ans dans cette demi-heure. » — M. le Dr Magnan a raconté que l'amoureux de Mlle Van Zand, qui la poursuivit longtemps de ses obsessions sentimentales et qui finit par se faire arrêter et se faire placer à l'asile Sainte-Anne, attribuait son exaltation romanesque à la lecture de *Paul et Virginie*. Une femme illustre, qui a écrit des romans célèbres, disait : « Je ne dissimulerai pas que les romans, même les plus purs, font du mal ; ils nous ont trop appris ce qu'il y a de plus secret dans les sentiments. On ne peut plus rien éprouver sans se souvenir presque de l'avoir lu, et tous les voiles du cœur ont été déchirés. Les anciens n'auraient jamais fait ainsi de leur âme un sujet de fiction ; il leur restait un sanctuaire où même leur propre regard aurait craint de

pénétrer[1]. » La Fontaine, voulant excuser la gaieté de ses contes, disait non sans raison : « S'il y a quelque chose dans nos écrits qui puisse faire impression sur les âmes, ce n'est nullement la gaieté de ces contes ; elle passe légèrement. Je craindrais plutôt une douce mélancolie, où les romans les plus chastes et les plus modestes sont très capables de nous plonger et qui est une grande préparation pour l'amour[2]. »

C'est la lecture d'un roman qui perdit Francesca di Rimini : « Si tu as, dit-elle, un si grand désir de savoir qu'elle fut la première racine de notre amour, nous lisions un jour par passe-temps les aventures de Lancelot et comment il fut épris d'amour ; nous étions seuls et sans aucune défiance. Plusieurs fois cette lecture fit nos yeux se chercher et notre visage changer de couleur... Le livre et celui qui l'écrivit furent pour nous un autre Gallehaut (entremetteur) ; ce jour-là nous ne lûmes pas davantage. » — C'est en faisant des lectures sentimentales avec Charlotte que *Werther* s'efforçait de toucher son cœur : « Oh ! mon ami, écrit Werther... combien de fois, au milieu d'un passage de quelque livre intéressant, mon cœur et celui de Lolotte ont été d'intelligence ! » C'est en lisant avec Werther quelques chants d'Ossian, que Charlotte fut sur le point de se livrer à lui, comme Francesca di Rimini. Cette lecture les attendrit ; Werther interrompit la lecture, jeta le livre ; prit la main de Lolotte et l'inonda de ses pleurs. Lolotte s'appuyait sur l'autre bras et se couvrait les yeux de son mouchoir ; leur agitation à l'un et à l'autre était extrême. Ils sentaient leur propre misère dans la destinée de ces héros, ils la sentaient ensemble et leurs larmes se confondaient... Leurs joues brûlantes se touchèrent. Le monde entier disparut à leurs yeux ; il la prit dans ses bras, la serra contre son cœur... » Charlotte eut la force

(1) Mme de Staël. *De l'Allemagne*, 2e partie, ch. XXVIII.
(2) La Fontaine, Préface de la 2e édition des *Contes*.



de se ressaisir, elle courut dans sa chambre et en barricada la porte ; mais il n'était que temps.

Brantôme, qui n'est pas suspect d'austérité, dit, dans les *Vies des dames galantes*, qu'il serait fort riche, s'il avait autant de centaines d'écus « qu'il y a eu de belles, tant du monde, que religieuses, que la lecture de l'*Amadis* a perdues ». Il ajoute : « Combien de filles étudiantes se sont perdues lisant cette histoire (de Teresias) que je viens de dire et celle de Biblis de Conus et force autres pareilles escrites dans les *Métamorphoses* d'Ovide. »

Qui dira le nombre d'imitateurs qu'a fait l'histoire d'Héloïse et d'Abélard ? Même de leur vivant les jeunes gens les prenaient pour modèles ; « nos folies, écrit Abélard à Héloïse, ont pénétré jusque dans les lieux les plus saints ; notre liaison a scandalisé tout un royaume, on en lit le récit on s'y plaît ; nous sommes la consolation de la jeunesse qui s'égare comme nous ; qui pèche après nous croit moins pécher. »

Les trois poètes latins qui ont appliqué leur talent à la peinture de l'amour, Ovide, Catulle, Properce, ont reconnu eux-mêmes le danger de leurs poésies érotiques. « Ne touchez pas aux poètes érotiques dit Ovide, dans *Remedia amoris!*... Qui peut lire impunément tes vers, Tibulle, ou les tiens, chantre aimable que ta Cynthie seule inspira. » — Catulle, reconnaît que ses poésies ont des effets aphrodisiaques : « Mes vers, dit-il, sont piquants et enjoués, ils excitent le désir. » Properce dans la VIe élégie voue aux dieux infernaux celui qui le premier remplit les demeures des romains de peintures obscènes.

Oubliant la force du penchant à l'imitation, qui est si développé chez les jeunes gens et les femmes, surtout en France[1], M. Jules Lemaître, qui est habituellement un psychologue si pénétrant, estime que l'influence du roman est nulle sur les femmes, que celles qui sont tombées

(1) César avait déjà observé que le penchant à l'imitation était très développé chez les Gaulois (*Guerre des Gaules*, liv. VII, ch. XXII).

après avoir lu *Indiana* étaient mûres pour la chute et que peut-être sans cet ouvrage, elles seraient tombées plus bas[1]. Le célèbre critique oublie que les romans *mûrissent* les femmes. « Les chutes de l'âme sont longues, dit Nicole avec sa finesse et sa pénétration habituelles ; elles ont des préparations et des progrès ; ce sont les représentations des passions vicieuses et les fausses maximes qui les embellissent, qui préparent progressivement la chute. » A. Dumas fils ne pense pas autrement que Nicole ; sur les causes de l'adultère de la femme il indique, à côté de la curiosité de la sensation déguisée sous le nom de sentiment, l'imagination « troublée par les mauvaises conversations, les mauvaises lectures et les mauvais exemples ». (*Visite de noce*).

Ovide avait exprimé la même pensée que M. Jules Lemaître en disant : « Les vers d'amour ne corrompent que ceux qui sont déjà prêts pour la corruption. » Sans doute les poésies et les romans érotiques sont sans action sur les esprits solides, d'une raison robuste. Mais combien y a-t-il de ces esprits inaccessibles à la faiblesse ? La plupart des jeunes gens, des femmes et même des hommes oscillent entre le bien et le mal ; mobiles, inconstants, ils changent de conduite et de sentiment suivant les personnes qu'ils fréquentent, les livres qu'ils lisent, les exemples qu'ils ont sous les yeux. « J'ai là-bas, dit Dante, une nièce qui a nom Alagia, et qui de soi est bonne, pourvu que l'exemple de notre maison ne la rende pas mauvaise. »

Il faut une certaine maturité d'esprit et une réelle force de caractère, pour réagir contre l'influence du milieu, de l'exemple et de la lecture. La fréquentation d'un auteur, comme la société habituelle d'une personne, tend à déterminer la ressemblance. Les jeunes gens et les femmes se font une âme semblable à celle des héros et des héroïnes

(1) Jules Lemaître. *Les Contemporains*, 4e série, p. 165.



de roman ; ils pensent, ils sentent comme eux, ils s'identifient avec eux. La jeune femme qui lit la *Nouvelle Héloïse* se croit aimée par Saint-Preux ; les émotions qu'éprouve Julie, elle les ressent ; les baisers qu'elle reçoit, elle les reçoit. Si elle lit *Werther*, elle s'identifie avec Charlotte et lui envie le bonheur d'être aimée par un homme capable de se tuer par désespoir d'amour. Si elle se passionne pour un héros romantique, qui rugit comme un lion et roucoule comme une colombe, il lui semble qu'elle entend ces rugissements et ces roucoulements qui la font frissonner.

Les jeunes gens, à leur tour, copient le héros de roman à la mode ; ils se font une âme semblable à la sienne. Suivant les romans du temps, ils aiment comme Saint-Preux ou comme Lovelace, comme Werther ou comme Des Grieux. Après *René*, *Adolphe* et *Obermann*, les salons furent pleins de jeunes gens rêveurs et mélancoliques, dégoûtés de la vie avant d'avoir vécu, de l'amour avant d'avoir aimé. Plus tard, après *Antony*, ils ne rêvèrent qu'enlèvements et aventures romantiques.

Les lecteurs empruntent aux héros de roman leur langage, leurs sentiments, leurs goûts, leurs habitudes, leurs noms, leurs toilettes, jusqu'à leurs parfums favoris. Dans plusieurs affaires de séparation de corps, j'ai vu des têtes féminines tournées par l'imitation de Diana Vernon, l'héroïne d'un roman de Walter Scott, et qui voulaient comme elle chasser et monter à cheval, dédaignant les vertus domestiques et rêvant les aventures chevaleresques. Les poésies d'Ossian mirent à la mode les prénoms d'Oscar et de Malvina. Les romans de Mme de Staël inspirèrent à beaucoup de femmes la pensée de donner à leurs enfants les prénoms de Delphine, de Corinne, d'Oswald.

La phtisie comme l'hypocondrie a été un mode littéraire. Tandis que Voltaire adressait des hymnes à la santé[1], avec

(1) Poésie adressée au président Hénault.